

Saint-Vérand, mercredi 16 décembre 2015, cérémonie d'hommage à Paul Berret
Discours prononcé par monsieur Bernard Eyssard, maire

Nous sommes les fils des brûleurs de loups...

Ce vers, le plus célèbre, c'est certain, de tous les vers écrits par Paul Berret, nous aurions pu le graver à la porte de ce cimetière.

Nous pourrions aussi l'inscrire sur les pancartes qui annoncent l'entrée sur la commune de Saint-Vérand.

En ces jours où les questions « d'identité » tourmentent beaucoup d'entre nous, peut-être parce que nous parvenons mal à discerner quelle place nous est réservée dans les changements qui affectent nos sociétés et l'organisation du monde, ce vers a quelque chose de rassurant.

Tous les enfants des écoles publiques, il y a une cinquantaine d'années le connaissent par cœur : le poème de Paul Berret jouait en quelque sorte le rôle d'hymne régional. Et il renvoyait le plus jeune et le plus ancien, le riche et le pauvre, la paysanne et le marchand de vin à la même souche, à la même origine : celle de ces rugueux Dauphinois qui pour protéger leurs enfants, leurs troupeaux, n'hésitaient pas à éliminer, avec une brutalité qui nous déconcerte un peu, reconnaissons-le, les hordes de loups qui autrefois hantaient les campagnes.

Se déclarer fils des Brûleurs de loups, c'est en quelque sorte se reconnaître une famille commune. C'est s'identifier à une communauté humaine, lointaine mais présente encore dans nos veines, dans nos cœurs et nos corps.

Des êtres courageux, rudes au mal... Et malins.

Je vis à Saint-Vérand et suis amené à rencontrer les uns et les autres. A parler avec eux. A négocier avec eux... Le vers de Paul Berret me traverse parfois l'esprit.

Pour survivre ici, il faut avoir la peau coriace ! Il faut savoir associer la ténacité à, disons le mot sans le déprécier, la roublardise. A Saint-Vérand comme en bien d'autres villages des alentours on sait se battre et s'accrocher pour préserver ce qui peut l'être de ses biens, de ses rêves.

Nous ressemblons un peu à ce petit village gaulois qu'une bande dessinée a rendu célèbre, nous passons beaucoup de temps à nous chamailler... Mais l'évidence est là : la terre est toujours cultivée, les vieux paysans ont su laisser la place à de nouvelles générations, le paysage de la commune a gardé son charme rustique sans pour autant négliger les apports de la modernité, on a l'eau partout, on a l'électricité partout, Et les routes goudronnées, et Internet !

Je veux dire par là qu'en dépit de nos divergences, avec opiniâtreté, avec intelligence, nous avons réussi à faire basculer Saint-Vérand dans la modernité sans détruire son âme. Nous restons une commune rurale, silencieuse et verte, toute en vallons, en courbes, en bois, en plateaux. Je vais le dire simplement : Saint-Vérand est restée une jolie commune. Le caractère épars de son territoire, qui aurait pu la desservir, la protège au contraire de constructions massives, d'investissements trop dérangeants pour le paysage et la vie quotidienne. Mais plus que tout, j'en reste convaincu, notre caractère, qu'on pourrait méjuger, est notre meilleur atout. Les fils des brûleurs de loups ne sont pas de ceux qui se laissent séduire. Parfois un peu trop méfiants ? Oui... Souvent un rien trop grognons ? Oui.

On peut leur reprocher – on peut « me » reprocher – mille défauts, mais on ne saurait leur dénier cette qualité majeure : leur « chez eux » ils savent le protéger.

Vous me pardonnerez j'espère cette petite digression : elle souhaitait montrer que la voix de Paul Berret qu'on aurait pu croire oubliée et devenue inaudible, se fait toujours entendre, chez nous. Rien d'étonnant ! Il faut tant d'années avant que la vigne produise le raisin qui donnera un bon vin, tant d'années entre le moment où l'on plante un noyer et le

moment où il se couvrira de noix. Les belles poésies, les nobles pensées, les grandes œuvres mettent longtemps avant d'être reconnues comme telles, mais jour après jour, discrètement, elles déploient leurs ailes.

On ne voit pas pousser l'arbre, mais un jour il est là, dans la lumière.

Saint-Vérand, je crois, n'a pas vu pousser Paul Berret. Aujourd'hui, il est là, et je suis fier de partager cette prise de conscience avec vous.

Avec vous, monsieur le Président de l'Académie delphinale... Puisque vous représentez ici l'une des plus anciennes et vénérables institutions culturelles de notre région. Institution dont Paul Berret fut membre et dont il reste, je l'avance avec un brin de chauvinisme, l'un des plus beaux fleurons dans le domaine littéraire. C'est notre seconde rencontre à quelques mois d'intervalle autour de Paul Berret, puisque nous étions ensemble au vernissage de ses photographies, une autre dimension de son œuvre.

Avec vous, Michel Jolland, président de l'Association Saint-Vérand Hier et Aujourd'hui, association qui depuis 2008 travaille d'arrache pied pour doter notre village d'une Histoire et valoriser son Patrimoine. Vous, Michel Jolland, second Saint-Vérannais en moins d'un siècle à appartenir à l'Académie delphinale. Vous me permettrez d'être encore une fois un rien chauvin : j'en suis fier pour notre Commune.

Avec vous mesdames et messieurs, que j'ai parfois croisés à l'occasion de l'une ou l'autre des manifestations organisées à Saint-Vérand et dont la présence ce matin est significative. Elle témoigne de l'intérêt que nous pouvons trouver dans cette plaque que nous avons l'honneur d'inaugurer.

Une plaque, quand il s'agit d'un grand écrivain, d'un intellectuel de haut vol comme le fut Paul Berret, c'est sans doute bien peu. Il est des communes où l'on érige des statues pour des personnalités de moindre importance ! Nous n'en sommes pas là, acceptons l'idée que le temps doit jouer son rôle, et arrêtons-nous à ce qui nous occupe aujourd'hui.

Qui justement doit jouer un rôle dans l'acceptation, par les habitants de Saint-Vérand, de la personnalité de Paul Berret.

Elle doit, en particulier, les habituer à cette idée qu'il n'est pas un Saint-Vérannais « comme les autres ». Nous savons tous qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. La proximité ne facilite pas la perception, elle la déforme. Elle la focalise sur les éléments qui sont le moins signifiants.

Qui est Paul Berret, « le » Paul Berret à qui nous dédions cette plaque mémorielle ?

Il n'est pas, cela va de soi, le Paul Berret qu'on pouvait croiser sur les chemins du village, seul ou avec sa famille. Il n'est pas dans les relations orageuses qu'il pouvait avoir, comme chacun de nous, avec l'un de ses voisins. Il n'est même pas dans sa vie privée, avec ses trois mariages, dans ses options laïques militantes... Je ne veux pas allonger indéfiniment la liste.

Le Paul Berret qui nous retient et que l'histoire des Lettres et des Arts conservera, c'est l'auteur d'ouvrages de référence sur son maître, Victor Hugo.

C'est l'écrivain qui a su doter le Dauphiné, ses paysages les plus emblématiques, ses villes, ses villages parfois, de légendes mêlant habilement l'histoire et la fiction. De ces légendes qui, une fois échappées de sa plume, ont été reprises ici ou là comme si elles remontaient à la nuit des temps. Signe d'ailleurs de sa réussite ! Quand on découvre au hasard d'Internet une de ses historiettes livrée toute crue comme si elle avait été recueillie dans le grand livre des traditions populaires, c'est la preuve du talent de l'auteur. Un talent qu'il a su hisser à la hauteur d'une imagination populaire enrichissant sa rêverie au cours des âges.

C'est ce Paul Berret-là que nous célébrons ce matin.

C'est ce Paul Berret que nous honorons.

Monsieur Jolland a présenté un jour à l'Académie delphinale une causerie dont le thème était « Paul Berret, un écrivain au village ». Il y décrivait mieux que je ne saurais le faire toute l'ambiguïté de la situation : l'écrivain travaille dans le secret de son bureau, dans une société fantôme peuplée de livres, de références anciennes et/ou savantes, ses écrits circulent dans un monde à part. Celui des écrits, et des lecteurs de ces écrits. Au village, dans le voisinage, cela ne transparaît pas. Et l'on doit reconnaître à Paul Berret qu'il n'a pas cherché à faire étalage de sa notoriété, d'importance nationale. Il est intervenu, comme il l'a fait souvent, dans nos écoles ou au lycée de Saint-Marcellin, sur un terrain qui était après tout le sien : celui de l'enseignement, celui du discours théorique. Il ne s'est pas promené dans nos chemins avec une étiquette bien en évidence indiquant : *ici Paul Berret Homme de Lettres !!!*

Or nous, ici et maintenant, c'est cela que nous allons faire.

Oubliant volontairement la personne même de Paul Berret, nous allons nous attacher à rendre visible ce que cette personne, son corps, sa position sociale, occultaient : sa nature d'artiste, sa fonction d'écrivain, d'intellectuel de haut rang, de photographe.

Nous allons, prenant le nom qui est le sien, Paul Berret, le faire glisser dans un registre qui est à la fois celui du symbole et celui de l'histoire.

Cette plaque que découvriront tous ceux qui désormais pénétreront dans notre cimetière ou ceux qui longeront son mur, pendant la promenade, cette plaque va faire entrer l'écrivain Paul Berret, l'intellectuel Paul Berret, l'artiste Paul Berret, dans l'espace public du village. Une fois pour toutes.

A compter de cet instant - c'est à cela que servent les plaques mémorielles – nous unissons concrètement, mais aussi, je le répète, de façon symbolique, la Commune de Saint-Vérand et le nom de Paul Berret.

Un nom porteur de toute une œuvre. Un nom transcendé par elle.

Nous inaugurons non pas seulement un objet, que son élégante simplicité d'ailleurs ne rend pas ostentatoire, mais surtout une nouvelle époque pour Saint-Vérand et Paul Berret.

Leur relation, je devrais désormais dire : le nœud qui les lie, échappe désormais aux aléas et à la porosité affective de la quotidienneté. Elle devient consubstantielle, si vous me permettez ce mot un peu prétentieux.

L'histoire de Saint-Vérand contient celle de Paul Berret, indissolublement.

Paul Berret est chez lui à Saint-Vérand, définitivement.